

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

bpost

PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

DÉCEMBRE 2018 - N° 92 - 1€

92

St Feuillen 2019

Le prestige des uniformes

- Le Cellier de Bebrona
- Klari-Cel : la nouvelle Cheffe, c'est elle !

LE NOUVEAU MESSENGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à la Maison du tourisme, à ReGare, à la librairie (rue de Vitriaval), à la boulangerie Dardenne, chez Nicole coiffure.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à l'Institut esthétique Picavet (Névrement), à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), à Vitriaval à la Sandwicherie, à Sart-Eustache au Sartia, au salon de coiffure Métamorphose, à la sandwicherie «Sandwichs du monde» à Bambois.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Jean Romain, Jean-Pierre Romain, Daniel Piet, Thierry Wenes, Pierre-Jean Vandersmissen, Willy Darville, Luc Gillain, Marc Lievens.

Couverture : photo BG Photos

Encore un de ces nouveaux mots anglais qui envahissent notre vocabulaire ! Le connaissez-vous ? Je viens de le découvrir (*) : c'est la contraction de « phone » (téléphone, GSM) et de « snubbing » (to snub : snober, repousser), soit snober au téléphone. Pourquoi « Phu » et non « Pho » ? Mystère de ces néologismes. Il ne reprend que le Ph de « phone » (téléphone en anglais) et escamote les Sn de snubbing.

Mais il dénonce un de ces maux qui, depuis des années, empoisonnent les contacts sociaux. Il vous est sûrement arrivé – comme à moi et à tout un chacun – de voir une personne du groupe prendre soudain son GSM soit pour répondre à un appel ou à un SMS, soit pour contrôler une idée qui lui vient tout à coup. Et cela brise le contact, interrompt une conversation, parfois cause un malaise...

Même si le phénomène est devenu parfaitement courant et banalisé, cela reste un manque de politesse bien regrettable. Le cybermonde est plus intéressant que la conversation en cours, nous nous laissons envahir par le virtuel.

L'Université de Gand vient de lancer une enquête sur le bonheur des Belges : 3.770 personnes ont été consultées sur ce thème général mais notamment sur la communication et le lien social. Le mot à la mode est en effet « communication » et les moyens se sont multipliés, mais en fait la communication elle-même se fait de plus en plus rare. On ne se parle plus que virtuellement...

Cette addiction aux gadgets manifeste notre besoin de répondre à l'instant aux messages ou à une inspiration subite. Dans ce siècle de vitesse, il devient impératif de répondre ou d'appeler, passant d'un sujet à l'autre pour tenter de ne rien rater. Consulter l'écran du smartphone devient un geste tout à fait machinal, on ne s'en rend même plus compte. Ce qui modère mon expression ci-dessus « manque de politesse ». C'est entré dans les mœurs, c'est devenu inconscient.

Il n'empêche que ce phénomène sociétal s'ajoute à une série d'autres contraintes et de petits désagréments du quotidien qui « pourrissent » nos relations sociales et notre vie de tous les jours. Avec notamment la « déshumanisation » dans maints secteurs : limitation de contact dans les banques, dans les commerces et les administrations (« Pour ceci tapez 2. Pour cela, tapez 4... ») et bientôt même plus de conducteur dans les bus ! Partout et presque chaque jour, on supprime du personnel, donc le contact humain.

Dans ces conditions, il serait peut-être intéressant de tenter une fois de retrouver le plaisir d'une simple et amicale conversation. Avec un bon verre ? Mais tous smartphones coupés !

■ Jean Romain



La nouvelle Cheffe, c'est elle !

La nouvelle Cheffe de la Philharmonique de Fosses s'appelle Klari-Cel... Enfin, c'est Céline Caufriez. Nous l'avons rencontrée.



Daniel Piet : Qui êtes-vous Céline Caufriez ?

Céline Caufriez : Au départ, j'ai commencé la musique à l'Académie de musique de La Louvière où, à l'âge de 8 ans, j'ai débuté au piano. A 14 ans, ce fut la clarinette. A 18 ans, j'entrais au Conservatoire Royal de Musique de Mons. En 2005, j'ai obtenu la Médaille d'Or et le diplôme supérieur de clarinette au Conservatoire de Valenciennes. En 2007, au Conservatoire de Mons, licence en clarinette avec grande distinction... Actuellement, je suis professeur de clarinette et de saxophone au Conservatoire Jean Lenain à Auvelais et à l'Académie Arthur De Greef à Saint-Gilles.

D.P. : Depuis quand diriges-tu la Royale Philharmonique de Fosses-la-Ville ?

C.C. : Depuis janvier 2014. Actuellement, nous avons 30 musiciens, dont le plus jeune a 7 ans et joue du trombone à coulisse. Il y a une vraie amitié dans ce groupe et une ambiance très conviviale. Avec de nombreux jeunes.

D.P. : Tu as modifié le répertoire ?

C.C. : Nous jouons des musiques de films, parfois du classique, de la musique populaire... Le répertoire

est multi-générationnel.

D.P. : Est-ce difficile de diriger une harmonie musicale ?

C.C. : Non, car je les mène à la baguette (rires). Ce n'est pas difficile d'accepter tout le monde, j'essaie de m'adapter au niveau du musicien. Il m'arrive aussi d'adapter les partitions. Personnellement, je ne fais pas de compositions.

D.P. : Donnez-vous beaucoup de concerts ?

C.C. : Nous avons surtout des concerts d'échange. Avec les formations de Jurboise, Samson, Frameries. Nous allons jouer chez eux et ils nous rendent la pareille. Tous les ans, nous offrons un concert au Hôme Dejaifve, à la Fête de Sainte-Brigide. Nous jouons les Noces d'Or également. Nous avons notre Souper choucroute en mars et le traditionnel barbecue en juin, précédé d'un concert. Les répétitions se passent tous les vendredis. Dans la cave de l'Ecole du Bosquet. Et ici, je voudrais lancer un appel pour que nous puissions avoir à Fosses, une salle de répétition digne de ce nom, pas humide, où l'on puisse aussi ranger nos instruments. La future Maison Rurale ? Nous avons aussi une nouvelle tenue : tout en noir, avec cravates et foulards. Nous recherchons également des musiciens jouant des cuivres : tubas, trombones, trompettes...

D.P. : Si tu avais un souhait à formuler, quel serait-il ?

C.C. : Que l'on n'oublie pas qu'il existe à Fosses une belle Philharmonique qui peut animer la localité : pourquoi ne pas jouer l'ouverture de la Saint-Feuillen et l'inauguration de la Collégiale ? L'idée est lancée...



■ Propos recueillis par Daniel Piet
Photos Thierry Wenes

Le Cellier de Bebrona

Deux passionnés, Caroline Kerbusch et Aurélien Huysentruyt, se sont unis pour leur passion, les produits du terroir. De leur union est né le « Cellier de Bebrona ».

Caroline Kerbusch de « Passion locale » et Aurélien Huysentruyt de la « Fièrè bosse » ont choisi ce nom Brebona (rivière aux castors), car c'est l'un des plus anciens noms connus dans Fosses.

Ce sont deux compères, plein d'énergie qui attendent de pied ferme dans le cellier prêts à ra-

conter leurs ambitions.

Marc Lievens : Aurélien, pour commencer par toi, peux-tu nous rappeler d'où vient l'idée de la fièrè bosse ?

Aurélien Huysentruyt : La « Fièrè bosse » était une activité complémentaire en plus de mon boulot car je suis passionné par la bière mais aussi par la consommation locale. En associant les deux, j'ai voulu vendre de la bière de notre terroir. La « Fièrè bosse » est en définitive un magasin de bières spéciales et d'alcools mais aussi un endroit de dégustation, un bistro sympa pour réunir des amateurs de découvertes. J'ouvrais uniquement le samedi et seulement sur rdv. Je dis « j'ouvrais » car évidemment la donne a changé aujourd'hui.

Marc Lievens : Caroline Kerbusch, parle-nous un peu de « Passion Locale » à la rue d'Orbey ?

Caroline Kerbusch : J'ai ouvert comme Aurélien il y a à peu près deux ans. « Passion Locale » c'est un principe de conserverie artisanale bio, locale et éthique avec une gamme de plus ou moins 60 produits conservés au sel, au vinaigre, au sucre et en stérilisation. Je fais aussi les soupes et même les potages. Au départ, aussi en activité complémentaire, je n'avais qu'une épicerie ouverte le vendredi et le samedi. J'ai fermé il y a un an car il était difficile de suivre la production et la vente en même temps.

Entretemps, Caroline développe son business passion locale et distribue ses produits dans les épiceries fines et magasins bio de la région. Elle est





aussi coopératrice et productrice pour « paysans artisans ».

M.L. : Pourquoi cette passion ? D'où vient-elle ?

A.H. : Ma passion vient de mes parents, de mon père qui a ouvert sa micro-brasserie à Nèvreumont.

C.K. : Ma grand-mère faisait des conserves continuellement avec les produits du jardin. Je me suis inspirée de mes connaissances pour me lancer dans l'affaire et aussi me faire plaisir.

M.L. : Parlons un peu du Cellier de Bebrona. De qui vient l'idée ?

A.H. : Caroline avait l'idée d'ouvrir une coopérative sur Fosses avec comme produits des paniers garnis, des commandes par internet. En ce qui me concerne je cherchais personnellement un endroit de stockage en face de la Fièrè bosse et un propriétaire m'a proposé un emplacement. Vu la place et les belles vitrines de cette ancienne boulangerie bien connue, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose de plus avec cet espace tellement agréable et visible. Ça nous arrangeait Caroline et moi de nous y installer car il fallait être à plusieurs au vu de la superficie et je voulais aussi utiliser la « Fièrè bosse » comme un vrai Horeca dans le futur.

M.L. : De quand date le projet et depuis combien de temps êtes-vous ouvert ?

C.K. : Entre l'idée du projet et sa concrétisation il nous a fallu 2 ou 3 mois mais sa mise en place a été faite en 10 jours seulement et l'ouverture a eu lieu le 1er décembre car on voulait être prêts pour les fêtes.

M.L. : Mais qu'y trouvons-nous comme produits ?

C.K. : La gamme de « Passion Locale », les bières et alcools de la « Fièrè bosse », des légumes et des fruits des fermes de la région, du chocolat, des produits laitiers, des salaisons ainsi que des produits de la vie courante comme de l'huile, des œufs, du lait, des farines, des pâtes et aussi du miel. Il y a aussi des bijoux, des savons, des produits des artisans locaux.

M.L. : Comment savez-vous que tel ou tel produit va marcher et comment faites-vous vos achats ?

C.K. : Parce que les gens sont de plus en plus pour les produits naturels et c'est aussi dans l'air du temps d'utiliser des produits plus sains. Il y a évidemment cette envie et ce retour à la proximité. Nous allons trouver nous même les produits chez les producteurs du coin, mais certains producteurs ou artisans viennent à nous aussi.

M.L. : Comment va se passer la synergie entre les deux commerces ? Il y a-t-il de nouveaux projets en cours ?

A.H. : Nous faisons déjà des soupes et des potages avec les invendus, ce qui est donc de l'anti-gaspi, mais aussi nous concoctons des plats préparés en bocaux. L'idée, c'est d'ouvrir à nouveau la « Fièrè bosse » pour pouvoir déguster nos mets tout en profitant d'une bière locale.

M.L. : Des idées en prévisions ?

A.H. : Oui un annuaire. On développe un projet de la compagnie des artisans pour créer un site internet qui sera bientôt en ligne. De cette manière, les personnes pourront retrouver plus facilement l'origine de nos produits.

A.H. : On a aussi envie de faire un marché d'artisans, de producteurs locaux d'une manière régulière du style mensuel dans l'idée de dynamiser encore plus le centre de Fosses mais ce n'est toujours qu'au stade de projet et d'idée.

M.L. : Un dernier mot ?

A.H. : Nous avons la chance d'avoir un des plus beaux commerces de ce genre, voir peut être l'unique de ce type dans la région. Nous ouvrons le vendredi de 14h à 19h et le samedi de 9h à 16h sauf pour la période de fin d'année où il y aura un horaire spécial avec des paniers cadeaux pour les fêtes déjà en vente. Notre adresse : Rue des combattants 1 à Fosses-la-Ville. Infos au 0488.33.84.77 ou info@lecellierdebebrona.be

Le prestige de l'uniforme

Si vous demandez à un marcheur le pourquoi de cette... démarche, les réponses seront variées : « Pour faire la fête avec les copains », boire des gouttes, le plaisir de tirer, participer à une tradition, vivre un folklore, rendre hommage à saint Feuillen. Et aussi : porter un uniforme...



Ah ! l'uniforme ! Ça vous classe un homme, cela attire les dames, et tous les gamins ont un jour joué au soldat. Et puis, défiler en rangs ordonnés au rythme des tambours et des fifres qui vous prennent aux tripes, devant des milliers, des dizaines de milliers de personnes, c'est exaltant, valorisant.

Ces escortes militaires d'une procession religieuse remontent à la création de milices urbaines, à la fin du Moyen Age. Les premiers bourgeois assurant la sécurité de la cité étaient des archers, mais dès le XVI^e siècle ils furent dotés d'arquebuses. Et en 1566, le prince-évêque Gérard de Groesbeek approuva le « Serment » des arquebusiers de Fosses qui sortirent donc à la Saint-Feuillen suivante, en 1571. Au départ, ils n'avaient pas d'uniforme mais progressivement ils ont jugé utile le fait de porter la même tenue.

Un groupe d'Arquebusiers, dont le costume a fait l'objet de recherches historiques précises, s'est reconstitué pour la Saint-Feuillen de 2012, mais ils ne figurent pas parmi les compagnies de marcheurs ; ils sont affectés à l'escorte rapprochée des deux reliquaires.

A part la Madeleine de Jumet qui présente de nombreuses compagnies surprenantes et pittoresques (fantassins, artilleurs, marins russes et américains, coloniaux, Turcs, et même des jockeys), la plupart des Marches de l'Entre Sambre et Meuse ont repris des uniformes de l'Empire car le passage des troupes de Napoléon (avec des conscrits locaux) a marqué les esprits : ce sont toujours des Sapeurs, des

Grenadiers, des Zouaves, des Voltigeurs.

La Marche de Fosses présente plus de variété et des « inédits » avec ses 7 compagnies différentes dont les officiers forment l'Etat-Major qui a fixé l'ordre du cortège.

En tête viennent les Chasseurs à cheval de la Garde . Fondé en 1977, ce groupe porte un uniforme prestigieux : colback noir à plumet rouge, dolman vert, pelisse rouge galonnée sur une épaule, bottes à la hussarde ; l'un d'eux porte un drapeau-fanion. Ils ne sont pas nombreux mais toujours très admirés.

Suivent les Grenadiers. Un groupe de ce nom est déjà signalé dans le cortège de 1771 ; en 1858, ils sont appelés « la Vieille Garde » et en 1886 ils ont pris le nom de XIV^e Brigade. Leur uniforme est celui de la garde impériale et le drapeau rappelle les grandes victoires : Iéna, Eylau, Wagram, Austerlitz. L'habit est de tissu bleu garni d'épaulettes rouges (dorées pour les officiers), et les pans de la veste sont garnis de grenades. Le pantalon est de toile blanche, protégé de hautes guêtres de cuir noir. Le colback est orné de l'aigle impérial. Les soldats portent giberne, havresac et un petit sabre nommé « coupe-chou ». La compagnie est précédée d'un groupe de Sapeurs-Grenadiers au tablier de cuir blanc et ils portent à la fois la hache et le fusil.

La troisième compagnie est celle des Mameloucks.

Troupe d'élite de l'empire ottoman, ils furent incorporés dans l'armée française par Napoléon lors de la campagne d'Egypte. A Fosses, un groupe de ce nom est signalé en 1816 et en 1868. La compagnie actuelle s'est formée

*ça vous prend
aux tripes.
C'est exaltant,
valorisant*



en 1988 ; les soldats sont armés de tromblons. L'uniforme comporte un chapeau appelé cahouk, une chemise (jalek), un boléro ouvert, un pantalon bouffant (charoual) et des botillons. Le tout est très coloré selon les grades.

Vient ensuite la Compagnie des Congolais. Ils ne sont pas noirs, ce sont en fait des tirailleurs algériens comme les Zouaves, mais en bleu pour le boléro et le pantalon, avec galons jaunes, ceinture de toile rouge, guêtres de tissu blanc et tous portent le képi depuis 1900. Un encadré relate les détails de leur création en 1879. Société royale en 1950, leur drapeau est celui du Congo, bleu avec étoile jaune.

Et voici la musique des Volontaires de saint Feuillen. Des « instrumentistes » sont déjà notés dans le cortège de 1671 et de 1751. Une fanfare est signalée en 1858, formée à partir des deux sociétés locales : la Philharmonique et l'Harmonie St-Feuillen. Un drapeau leur fut offert en 1936 par Mme Delmotte ; l'actuel est de 1986. L'uniforme des musiciens est celui des Voltigeurs du Second Empire : veste gros-bleu avec épaulettes, pantalon foncé à galon rouge, shako à plumet. Ils sont emmenés par un beau peloton d'officiers aux uniformes majestueux.

Suivent les Zouaves. Ces troupes arabes dites « Zouawas » furent incorporées dans l'armée de Napoléon. Un Fossois, Pierre-Alphonse Jacquet, fit partie de cette compagnie lors de la guerre de Crimée et ramena chez nous son uniforme qui fut copié par d'autres marcheurs : boléro bleu foncé à galons rouges, ceinture de toile bleue, pantalon

rouge à galons bleus, une chéchia sur la tête. Les officiers portent le pantalon droit à galons dorés dans une recherche prestigieuse. Le drapeau est celui de la France et la société a le titre royal depuis 1956.

La dernière compagnie de la Marche Saint-Feuillen est celle des Tromblons, et ils revendiquent cette place. Le tromblon est ce petit mousquet court à gueule évasée, qu'ils ont à cœur de charger au maximum : on les entend de loin ! A Fosses on les appelle aussi « hûlaux » justement parce qu'ils font hurler la poudre. La déflagration est telle que souvent le tireur doit (parfois) lâcher son arme qui file plusieurs mètres en arrière. C'est une des plus anciennes compagnies de la Marche de Fosses mais elle avait disparu. Constantin Burton la reforma en 1949, fabriquant lui-même les armes (il était charron). L'uniforme est celui des Voltigeurs : tunique foncée à galons rouges, pantalon droit blanc, shako à plume rouge. Le drapeau porte les couleurs de Fosses, rouge et vert ; il date de 1963.

Chaque compagnie est précédée d'officiers à cheval. Une cavalerie est notée en 1737. Et comme dans le armées du XVIIe siècle déjà, il ne faut pas oublier les cantinières et les vivandières, qui portent la tenue de leur compagnie et souvent gardent le groupe des enfants avec, dans leurs paniers, de quoi restaurer la troupe.

Quel que soit leur uniforme, tous ces soldats et officiers ont donc à cœur, depuis près de 450 ans, de participer à cette escorte honorifique des reliques de notre patron saint Feuillen.

■ Jean Romain



Oui mais... quel costume ?

Un Chinel, à Fosses, porte un costume de Chinel ; un Gille, à Binche, porte un costume de Gille ; une Haguette, à Malmedy, porte un costume de Haguette ; ... Et un marcheur, en Entre-Sambre-Et-Meuse...?



Chaque personnage traditionnel, dans des folklores différents, portent des costumes issus de légendes ou d'une histoire locale propre à chaque.

Demandez, par contre, quel costume un marcheur porte et... on arrive très vite dans des explications diverses pour justifier un lien avec la grande histoire ou une armée quelconque.... « Nous, c'est le costume du 6ème régiment de la garde royale et impériale du 1er bataillon 3ème empire ! » (ndlr : ça n'existe pas) Et, très, vite ceux-là continuent en disant « on est les plus authentiques, les plus vrais, ...comme à l'époque ! »

« Être le plus juste, le plus authentique » mais, finalement, par rapport à quoi, à qui ? Le marcheur n'a-t-il donc pas (ou plus ?) de costume traditionnel, propre à son folklore populaire ?

Disons qu'il existe mais qu'il n'est aujourd'hui plus perçu comme tel. C'est le costume, dont les

épouses et mamans telles des artisanes, confectionnaient le tablier de dentelles ; mais aussi celui dont le pantalon blanc en est le signe typique...

Qu'en est-il à Fosses ? Les choses sont encore différentes et ont évoluées autrement. Les marcheurs Fossois ont très vite confectionnés et portés des costumes plus riches, différents de ce qui se portait alors dans d'autres marches. C'est ainsi que, ici, les costumes typiques sont devenus ceux de Grenadiers 1er empire, Zouaves, Congolais, etc...

Dans les années '60, en Entre-Sambre-et-Meuse - parce que, nous dit-on, les marches étaient « en perte de vitesse », disparates, ou n'accueillaient pas les faveurs du public (voir du politique...) - certains critères ont été établis afin de remanier, et, on le constate, finalement, cadenciser et accentuer l'inspiration de « grandes armées » historiquement connues. À cette époque (1960 - 1970), on sait que 50% des compagnies existantes ont radicalement changé de costumes pour passer de celui traditionnel (actuellement appelé erronément 2ème empire) à celui de 1er empire, inspiré de l'armée de Napoléon. Certains nous certifient aussi que le costume traditionnel est belge ou encore inspiré du 2ème empire de Napoléon III... Encore et toujours la grande histoire et cette militarisation qui prend de plus en plus d'ampleur sur le reste. Ajoutez à cela des couleurs tricolores venues fleurir les rangs, et vous obtiendrez alors le beau mélange pour semer la confusion et donner l'idée aux gens qu'ils sont plus l'un que l'autre... Le problème n'est pourtant pas de savoir si on est pro- Français, pro- Belge, pro-napoléonien ... ! On devrait juste, et simplement, être pro- marcheur de son village avec tous les aspects que cela comporte. Et (sur-tout !) en garder l'esprit...

LES CONGOLAIS

En 1879, un groupe de copains voulut apporter du neuf parmi les uniformes de la Saint-Feuillen. Ils déléguèrent Félics Clotchét, Jacques Hardy et « Li Neûje » chez un fripier de Philippeville qui, parmi d'autres, leur proposa un lot d'uniformes jamais vus. « Bias costumes, hein, Félics ! ». Le marchand leur apprit que c'étaient des Tirailleurs d'Afrique. Un peu comme des Zouaves mais en bleu. Marché conclu, ils présentent leur achat au groupe. « Tirailleurs d'Afrique ? Do Congo, d'abord ? » car à l'époque on parlait beaucoup du Congo de Léopold II. En réalité, ce ne fut qu'à la Saint-Feuillen suivante, en 1886, qu'ils prirent le nom de « Congolais ».



Il est bien loin ce temps où « nos » anciens tambourins portaient une chemise blanche, une cravate noire, un képi de facteur, de chef de gare ou de champêtre.... !

En conséquence, le sujet du costume alimente encore beaucoup de débats aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, et il est parfois complexe de comprendre ou de nuancer, le costume (oyi, mi, dji pôte in costume di Mâcheu...) n'est pas un déguisement. Il n'est pas non plus le fruit d'une parodie et encore moins celui d'une reconstitution ou représentation quelconque d'une époque précise. Les costumes choisis, souvent de manière très anecdotique, sont simplement « inspiré de... » et agrémentés par des apports et transformations plus « populaires ».

Le costume est normalement décrit comme signe d'union. Sauf que, ce costume devient parfois le signe de dissensions liées, sans doute, à un esprit trop militaire, à une idée d'armée idéale que cer-

tains pensent reconstituer.

Si une personne s'appelle « X » et marche dans le village « Y », derrière ce costume se trouve le marcheur « X » du village « Y » ... et personne d'autre. Nous ne sommes pas dans des jeux de rôles.

En le portant, on efface normalement les clivages de la vie, les classes sociales. Pendant quelques jours, on vit en groupe (en peloton) pour ensemble passer de bons moments. On est unis dans et pour le village (la localité). Le port du costume a un caractère « sacré » de par les émotions ressenties au moment de le préparer, de s'habiller, au moment où l'on franchi le pas de la porte de sa maison et que l'on est « marcheur », s'en allant retrouver ses semblables pour vivre le jour de la marche.

Et, au final, un Congolais de Fosses (par exemple) porte le costume... d'un Congolais de Fosses !

Adon, « Tambours ! Par le pied gauche... »

■ Pierre-Jean Vandersmissen



Louageur : un métier pas comme les autres... et en famille !



Philippe et Fabienne SIMONS sont louageurs - terme employé en Entre-Sambre-Et-Meuse pour définir les personnes qui louent des costumes de marches - à Gerpinnes. Rencontre par l'extrait d'un reportage de Télésambre, diffusé en mai 2018.

Plus de 2000 costumes et 3000 chapeaux sont suspendus et entreposés à l'arrière du magasin par lequel on entre pour essayer, et louer, le costume nécessaire pour « le grand jour » de la marche. Interviewé à la veille d'un grand week-end, Philippe SIMONS précise : « C'est l'effervescence, il faut honorer les commandes, il faut que l'on soit prêts à temps et à heure, c'est particulier, l'activité est intense ici ».

« Mes parents étaient déjà dans l'activité, et on a repris le flambeau, ma sœur et moi, en 1995 » explique encore Philippe. « Vous trouvez les costumes de marches dit du 1er empire, dit du second empire, mais je n'aime pas ce terme là ; je préfère dire traditionnel... ». « On les habille de la tête au pied ! » sauf pour le pantalon blanc que le marcheur possède, et les fusils.

Lorsque les costumes rentrent d'un week-end, ils doivent très vite être prêts pour repartir le week-end suivant. Dans l'atelier, il faut s'activer. « Tout passe au nettoyage à sec » dit Fabienne « tout est nettoyé... les vestes, guêtres, ...tout ! Et puis, tout est repassé, tout est vérifié, pour les réparations, les boutons, ...ce qu'il pourrait manquer. ».

Un réel travail d'artisan. Tout est fait sur place.

Pour la St-Feuillen, les louageurs - pas uniquement celui de Gerpinnes, celui de Tarcienne aussi - louent surtout pour les compagnies qu'ils ont l'habitude d'habiller annuellement (Sart-Eustache, Névremont, Bambois, Aisemont, Le Roux, etc...) et aussi pour la compagnie des Grenadiers. Car, à Fosses, les compagnies ont depuis longtemps l'habitude de confectionner leurs propres costumes.

Le métier de louageur est finalement un métier d'artisan qui, au fil du temps, est devenu incontournable dans les marches et a obtenu une influence essentielle sur le folklore.

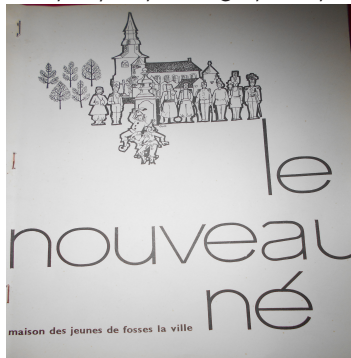
La maison des jeunes de Fosses

Les Maisons de jeunes, lancées dans les années 50, viennent de fêter leurs 60 ans d'existence. C'est l'occasion de reparler de celle de Fosses et de jeter un coup d'œil dans le rétroviseur, cela avec un brin de nostalgie...

La Maison des Jeunes et de la Culture fut créée à Fosses en 1963 par une poignée d'idéalistes parmi lesquels l'avocat André Farcy, J.P. Mauclet, Sylvette Gouttière, Joseph De Wolf, Jean-Pierre Cobut, Jacques Steinier... Elle siégeait à l'époque rue de Vitriaval. Les principales activités étaient le bar, le billiard, le kicker et la photographie.

En 1966, elle déménage avenue Albert 1^{er} et le Conseil d'administration s'élargit aux autorités communales : on y retrouve Jean Jadin, Lucien Boigelot et Albert Haguinet. Un comité de jeunes voit le jour : Daniel Piet en fut le premier président. A ses côtés : Viviane Massinon, Gisèle Defleur, Hugues Angot, André Jacquet, Marc Piéfort. L'instituteur Robert Duriaux vint leur apporter toute sa sagesse. Une place était aussi réservée au doyen Hennebert qui ne l'occupa jamais.

Le champ des activités s'élargit considérablement : des séances cinématographiques de Découverte du Monde, un journal bimestriel (le Nouveau Né) fut créé, un club de judo Kodokan fut lancé par André Jacquet, la photographie par Georges Ruydant, la philatélie sous l'égide d'Hector Gosset, qui s'occupait également de la Journée sportive au Stade Winson en collaboration avec l'ADEPS. Aussi une équipe de football dans laquelle on



retrouvait Michel Arnould, Roger Marique, Emile Gosset.

C'est à la Maison des jeunes que prit naissance le groupe de danses folkloriques Les Dans 'Todi de Régine Franceschini. C'est là aussi qu'on se mit à écouter André Brasseur (Early Bird), Fats Domino (Blueberry Hill), les Beatles, les Papa's et les Mama's...

Les Galas wallons de la Compagnie Aimé Courtois connaissaient un succès considérable : il y eut des soirées mémorables, notamment Li Gros Lot, avec Jules Goffaux, Pol et Maria Chaudière, avec, à l'entracte, un récital des grands airs d'opéra par le ténor José Razador qui avait demandé que l'on ne fume pas, afin de garder intactes ses cordes vocales.

Ajoutons l'activité piscine, dans la piscine du Baron Empain à Bois-de-Villers. Souvent avec les pompiers de Fosses qui avaient obtenu l'autorisation d'accéder à cette piscine privée.

Chaque année avait lieu le Bal du Judo animé par les Relax ou les Serpents Noirs.

C'est Nelly Mélan qui avait la lourde tâche de tenir le pot droit et de mettre dehors les traînants dès 22 heures. Toute une époque. Toute une politique qui avait pour effet de garder les jeunes bien au chaud plutôt que dans la rue, chaque jour de 18 à 22 heures.

Aujourd'hui, certaines communes seraient même tentées de recommencer l'aventure.

■ Daniel Piet



*vous souhaitent
d'excellentes fêtes de fin d'années*



BREVES est le titre, court, de cette rubrique. Nous aurions pu ajouter DE COMPTOIR pour faire mode, et pourquoi pas ? Après réflexion, celles-ci impliquent l'ironie, d'abord. Or, il n'y aura pas qu'elle, bien que présente de temps à autre, Et puis il est des reproductions d'articles de journaux qui méritent l'attention pour l'information surprenante qu'ils véhiculent, ou de dialogues de films, de notes que j'ai éditées sur Facebook qui méritent une autre audience....A vous de juger, chaque fois, et de faire le tri entre le vrai et le faux. Jacques De Paoli.

Il adorait les filles de joie et, elle, était joyeuse. Caroline avait 20 ans, portait fourrures et talons hauts, lorsque, en novembre 1958, elle rencontra ALBERTO GIACOMETTI, de 40 ans son aîné. Elle était volage, voyoute, un peu vénale. Il était marié et dingue de prostituées. Ce fut le coup de foudre. Ils s'aimèrent à la folie... Elle fut son dernier modèle et son ultime passion. Il fut sa « demeure », lui offrit la MG cabriolet rouge dont elle rêvait. Caroline vit toujours. C'est une vieille dame indigne, diabétique et ruinée. Elle habite deux pièces négligées dans un immeuble de la promenade des Anglais à Nice. Frank Maubert en a fait un roman : « Le Dernier Modèle » éd. Mille et une Nuits, 128 pages 12,50. Source l'Obs.